

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

28^e ANNÉE.

N^o 17

1^{er} SEPTEMBRE 1885.

DE LA PERSONNALITÉ DIVINE

RÉPONSE A M. TRÉMESCHINI

Les lecteurs de la *Revue spirite* ont pu lire dans le numéro du 15 juillet une note déposée au bas de mon premier article sur la *Question de Dieu*. Cette note porte ce titre bizarre et peu philosophique : « Dieu a-t-il une forme déterminée ? »

Je n'ai connu cette note qu'en recevant par la poste, le 18 juillet, mon exemplaire de la *Revue*, et alors que j'avais écrit et envoyé à l'administration les articles qui ont paru dans les numéros du 1^{er} et du 15 août.

Je tiens à ce qu'on sache que j'aurais gardé par devers moi tout le travail paru dans ces trois numéros, si j'avais su qu'on le ferait précéder d'une note conçue en termes tels qu'on aurait pu les croire calculés pour en infirmer la valeur et mettre les lecteurs en garde contre la *rhétorique* fantaisiste de l'auteur.

Je mentirais si je disais que je n'ai pas été blessé d'un procédé aussi insolite. Je l'ai été profondément. Et, je crois de ma dignité de le déclarer dans les pages de cette même *Revue*.

Cela dit, me souvenant que ma personnalité n'est rien en face de l'œuvre à accomplir ; que la vérité est tout, et que ceci peut même servir à la faire triompher, je m'impose le devoir de répondre aux objections qui me sont faites et aux explications qui me sont demandées par la direction de la *Revue*, sans plus m'occuper des hommes et de leurs pensées de derrière la tête, s'ils en ont.

L'ignorance et les superstitions populaires, les fables et les mythes incompris, les dogmes absurdes, ont si bien obscurci et faussé l'idée de Dieu ; les hommes, en faisant Dieu à leur image et lui attribuant leurs passions, leur sottise et leur férocité, ont si bien diffamé et déshonoré son nom ; enfin la critique philosophique, en réduisant l'Être parfait à un simple idéal, tandis que le positivisme scientifique le chassait du cosmos et l'excluait de

tout le domaine du *Cognoscible*, ont réduit le rôle de Dieu à si peu de chose, qu'il y a lieu de s'étonner, non pas qu'il y ait de nos jours beaucoup d'athées, mais qu'il n'y en ait pas encore davantage. Du reste, il s'en fait de plus en plus, et l'on voit l'athéisme, sous ses divers noms de matérialisme, de positivisme, d'anarchisme, de nihilisme, de pessimisme, de bouddhisme, se répandre comme une tache d'huile, avec *l'instruction et le progrès des lumières*, et envahir toutes les classes de la société, depuis les savants et les lettrés, jusqu'aux masses profondes. Notre civilisation, on ne saurait le méconnaître, roule à l'athéisme et finira par s'y plonger tout entière.

Est-ce pour s'y engloutir et s'y dissoudre? — Peut-être!

Mais pourquoi, si nous le voulons bien, nous les hommes de bonne volonté, n'obtiendrions-nous pas que ce soit pour s'y recueillir et s'y retremper?

Comme chez les anciens Grecs, les âmes des morts, avant de renaître à la lumière du jour, devaient laisser dans les eaux du Léthé, avec le souvenir de leur vie passée, les attaches et les souillures de leur ancien corps terrestre, l'Esprit humain, avant d'atteindre aux pures lumières de la raison et de la science, a peut-être besoin de traverser une phase d'athéisme, pour s'y dépouiller des croyances enfantines de son passé religieux, et des fausses notions qu'il s'était faites sur Dieu, sur le monde et le but de la vie.

Quoi qu'il en soit, l'athéisme a envahi tous les domaines de la pensée. Il nous déborde et il ne dépend pas de nous de l'arrêter. Qu'il fasse donc son œuvre utile de critique et de démolition. Quant à nous, notre rôle est tout tracé. Il consiste en ceci : aimer la vérité par-dessus toute chose, et la préférer à Dieu même ; car si Dieu n'est pas la vérité, il n'est rien. Mais, comment Dieu, comme nous le comprenons, ne serait-il pas la vérité, quand nous l'identifions avec la Raison, et que nous n'admettons pas qu'il y ait deux Raisons, la Raison humaine et la Raison divine, mais une seule Raison qui est éternelle, parfaite, universelle, et quand nous professons que c'est en communiant sans cesse avec la Raison universelle *qui est Dieu*, que l'Esprit humain est appelé à connaître toutes choses et peut s'élever jusqu'à l'état divin?

Qu'y a-t-il donc à faire en présence de l'athéisme, de plus en plus envahissant?

Lui tenir tête en nous plaçant avec lui sur le terrain du rationalisme et de la science, et luttant, soit avec lui, soit contre lui, pour la Raison éternelle jusqu'à ce qu'il soit acquis au débat que le

DIEU que nous servons est identique à cette même RAISON, au nom de laquelle les écoles athées le proscrivent, le haïssent, le nient ou le combattent.

Dans cette œuvre, nous avons espéré avoir M. Trémeschini pour allié, sinon pour collaborateur. La note publiée sous son nom dans la *Revue* du 15 juillet, nous le montre comme un adversaire.

Après avoir échangé avec cet esprit distingué, ce grand et estimable travailleur, à la fois ingénieur, mathématicien, astronome (1) et *sanscritiste*, plusieurs lettres sur la question de Dieu et avoir répondu à toutes les demandes d'explication qu'il m'avait adressées, comme je n'avais plus reçu aucune objection ni question nouvelle, j'avais la candeur de croire que mes idées avaient été comprises, et que nous étions d'accord, sinon sur tous les points, au moins sur le fond des choses. Je m'étais trompé. Mon idée de Dieu n'avait été ni acceptée ni même comprise. C'est sans doute ma faute, et je n'aurai pas été suffisamment clair. Mais je puis me rendre cette justice, que je n'ai refusé de répondre à aucune demande d'éclaircissements, et que bien loin de me soustraire aux questions, je les ai constamment sollicitées.

Mon erreur, cependant, était d'autant plus excusable que M. Trémeschini m'écrivait peu de temps auparavant : « La lecture attentive de vos deux lettres très remarquables (c'est lui qui parle), me fait croire que le fond de votre pensée concorde avec le fond de la mienne... » et plus loin, après m'avoir demandé de mettre mon langage philosophique à la portée du plus grand nombre, il ajoutait : « Mes vœux seraient qu'il fût possible, même aux moins instruits, de comprendre la véritable portée, la juste valeur de vos enseignements. » (*Lettre du 25 mars 1885.*)

Cette lettre qui me donnait le titre de *Maître* (que j'ai toujours repoussé, étant de l'avis de Jésus sur ce point), se terminait par des paroles trop flatteuses pour que je puisse les reproduire. Je vois bien que ce n'étaient là que de vaines formules de politesse de la part de celui qui me classe aujourd'hui parmi les *rhétoriciens*, — ce qui veut dire, sans doute, dans la pensée de l'auteur, *les rhéteurs et les faiseurs de phrases*, — et me reproche de faire œuvre de poète lorsque je parle de DIEU comme étant, à la fois, le DYNAMISME universel ou *l'âme du monde*, LA LOI SYNTHÉTIQUE qui embrasse tous les rapports pour *les unifier en les universalisant*, et enfin le MOI CONSCIENT de l'univers. C'est-

(1) Ancien collaborateur de l'éminent astronome *Leverrier*.

à-dire la *Raison directrice et parfaite*, où l'*Univers se connaît, se possède et se réfléchit dans son unité éternelle, dans son perpétuel devenir et dans son infinitude de temps et d'espace.*

Et cependant de tous ces mots, que M. Trémeschini le sache, il n'en est pas un seul qui n'exprime un attribut réel de Dieu, conçu comme l'ÊTRE élevé à la plus haute puissance, et ne représente une fonction nécessaire à l'universelle harmonie ! Tout cela lui sera démontré en temps et lieu. Pour le moment, nous allons lui expliquer le problème, si c'en est un, de la personnalité divine.

*
* *

Dieu est lumière et vérité, ou il n'est pas.

Quand on a acquis la vraie notion de l'*Unité divine*, on possède un critère de certitude qui dissipe toutes les obscurités, anéantit toutes les contradictions et concilie toutes les antinomies : car, comme l'a dit saint Paul : « Il faut que tout vienne se résoudre dans l'Unité. »

Nous avons dit dans un précédent article que les difficultés du problème de l'existence de Dieu venaient surtout de ce qu'il est mal posé. La question de la personnalité divine, qui est l'un des termes du problème, est peut-être ce qui l'obscurcit le plus.

Cela tient à cette fausse notion de Dieu dont nous avons abordé la critique dans les n^{os} du 15 juillet, 1^{er} et 15 août, et aussi à la mauvaise conception du monde et de la vie, qui règne encore dans la science.

Tant qu'on se représentera Dieu comme un ouvrier extérieur au monde et le monde comme une machine, le problème sera insoluble et soulèvera une foule de contradictions. Celle que signale M. Trémeschini est irréductible tant qu'on veut réunir dans *un être* déterminé les qualités de l'Infini : l'éternité, la toute-puissance, l'immensité ou l'ubiquité, etc. On ne comprend pas en effet comment un être particulier, un individu, une personne qu'on se représente volontiers analogue à la personne humaine, donc limitée dans une forme qui le distingue de tous les autres êtres, peut se trouver à la fois extérieur au monde et présent partout simultanément dans tous les points de l'Univers. Cela est en effet « contraire au sens commun », comme le dit M. Trémeschini, et doit être, ajoutons-nous, repoussé par notre raison.

Mais il en est tout autrement si au lieu de se représenter Dieu comme un être particulier, superposé au monde et aux autres

êtres comme un roi absolu et un maître tout-puissant, on y voit L'ÊTRE, conçu dans son unité, dans son universalité et dans son infinitude de temps et d'espace. Alors, pourvu qu'on ne fasse pas de Dieu une vaine abstraction en isolant le manifestant du manifesté et séparant le concept de l'Être-total de l'Univers matériel qui, dans son inépuisable diversité *formelle* et dans son perpétuel *devenir*, en est l'objectivation phénoménale, il n'y a plus à se demander si Dieu est une personne circonscrite dans une forme particulière comme vous et moi et tous les êtres que nous connaissons. Des formes ! il les a toutes, si on veut le considérer dans son *Non-Moi* qui est l'Univers visible, car toute forme visible exprime une idée invisible émanée de la pensée créatrice ; mais c'est méconnaître l'autonomie de l'Être universel que de le personnifier dans une de ses manifestations phénoménales, quelle qu'elle soit. L'esprit de Dieu est immanent dans tous les êtres ; *son verbe*, sa pensée, toujours adéquate à la raison des choses, se révèle à nous dans toutes les lois qui concourent à l'universelle harmonie ; mais nous ne pouvons le concevoir dans sa réalité que là où l'ÊTRE se possède dans sa plénitude, et en communiant par l'accord de notre raison avec la raison divine au sein de cette *Unité universelle*, que nous aimons à nommer le *Moi conscient* de l'Univers.

Le Moi conscient de l'Univers ! Voilà une dénomination qui, si elle a le mérite de traduire exactement notre pensée sur Dieu et d'exclure tout surnaturalisme, n'en déplaît pas moins à tous les coryphées du matérialisme et du mécanisme contemporain. Seulement tous ne s'entendent pas dans les critiques qu'ils en font. Ainsi tandis que les uns y voient la reconstruction d'un Dieu personnel ; d'autres, comme M. Tremeschini, y trouvent l'abandon de toute personnalité divine. Mais les uns et les autres s'accordent contre nous en un point, c'est dans leur accusation de panthéisme. Les premiers nous disent : « Votre Moi conscient de l'Univers reconstitue le Dieu-Personne ; seulement au lieu d'un Dieu extérieur au monde, vous nous donnez un Dieu qui se confond avec le monde : Ce qui est du panthéisme. » M. Tremeschini, de son côté, tout en disant que « affirmer l'Unité consciente de l'Univers ce n'est pas faire la preuve de la personnalité divine », soutient que « c'est tout simplement désertier la cause des déistes, pour embrasser celle des panthéistes. »

D'abord nous ne nous préoccupons ni de déisme ni de panthéisme, mais de la vérité. Il y a du vrai dans chacun des aspects sous lesquels les hommes ont vu Dieu. Le déisme monothéiste

(comme chez les juifs et les musulmans) ou trithéiste (comme chez les chrétiens), le panthéisme et le polythéisme sont trois formes légitimes des religions du passé et devront se concilier dans la synthèse religieuse de l'avenir.

Ce n'est même qu'au prix d'une telle conciliation que cette synthèse deviendra la religion universelle de l'humanité. Mais quel que soit le point de vue où l'on se place, il faut éliminer de l'idée de Dieu tout ce qu'elle peut avoir d'irrationnel ou d'illogique. Le panthéisme n'a pas moins besoin que le déisme d'être *échenillé*, comme disait Victor Hugo, ou d'être débarrassé des fausses notions qui s'y sont attachées à travers les siècles.

Or si l'on entend par *panthéisme* (de *pan*, tout est de *théos*, Dieu) que « tout est Dieu », nous repoussons absolument cette appellation et nous ne méritons pas qu'elle nous soit jetée à la tête, car jamais personne n'a distingué plus nettement ce qui est divin de ce qui ne l'est pas. Mais si l'on entend par ce mot qu'un même souffle de vie, immanent dans le monde, le meut et le dirige, avec une raison parfaite, vers une fin bonne, juste et utile, oui nous sommes panthéiste.

Mais ne sommes-nous pas polythéiste, en même temps, en admettant à l'état divin tous les êtres qui, par une ascension due à leurs efforts, au travail, à la lutte, à la souffrance se seront perfectionnés de vie en vie jusqu'à se sentir vivre dans leurs semblables comme si l'humanité n'avait qu'une âme et qu'elle fût chargée, en se divinisant, d'entraîner avec elle vers la perfection tous les êtres de son domaine terrestre ?

Et cependant ne restons-nous pas monothéiste en plaçant uniquement dans l'unité universelle le moi divin et conscient de l'Univers et définissant Dieu comme le fait Moïse lorsqu'il le nomme *Jéovah* ou l'*Être-étant* c'est-à-dire l'*Éternel*, et qu'il le fait se définir lui-même : « Je suis celui qui suis, » et comme plus tard, l'auteur de l'apocalypse : « *Celui qui est, fut et sera ?* » Seulement, observez bien ceci : En définissant Dieu « l'ETRE conçu dans son infinitude, » nous n'en faisons pas *un être* particulier ; tandis que Moïse, en faisant parler Jéovah pour le faire se définir lui-même et dicter ses commandements, le personnifie et l'anthropomorphise.

(A suivre).

CH. FAUVETY.

DÉBUT DE L'ÂME HUMAINE DANS LA VIE (Suite).

Or, récapitulons seulement quelques-uns des faits principaux consacrés par l'expérience et qui se rapportent à notre thèse :

Il est de fait qu'il y a quantité d'animaux auxquels on a reconnu un degré assez avancé d'intelligence et auxquels il ne manque que la parole, semble-t-il; d'autres qui avec une intelligence, quoique moins avancée, font des choses que l'instinct seul semblerait impropre à produire, des actes qui paraissent exiger le raisonnement, le jugement, la mémoire, et que l'homme ne saurait effectuer sans toutes ces facultés intellectuelles. Ils ont le souvenir, la réflexion, le sentiment du juste et de l'injuste à un certain degré, etc., ils éprouvent du plaisir, de la peine, de la douleur, etc.

Il est de fait que l'âme humaine survit à la mort du corps, ce qui est démontré par la logique la plus sévère de quantité de manières et en dernier lieu par des faits spirites irrécusables.

Il est également reconnu, par tous les penseurs sérieux, que notre vie actuelle n'est pas la première que nous ayons eue et que notre passé se perd dans la nuit des temps écoulés.

Il est admis, non-seulement par nombre de profonds philosophes, mais donné à entendre par diverses communications d'esprits que l'origine de notre principe spirituel remonte à un terme impossible à fixer à travers le règne animal, végétal et même le règne minéral.

Il est d'ailleurs hors de doute que certaines personnes ont une incroyable facilité à s'assimiler des connaissances que d'autres n'acquièrent qu'à force de travail, et qui semblent plutôt se ressouvenir qu'apprendre une première fois. Or, leurs idées innées ne sauraient s'expliquer que par leurs connaissances acquises dans des vies antérieures. Que d'exemples on pourrait citer à l'appui!

Tous ces faits, toutes ces données scientifiques, ne sont-elles pas comme des jalons indicateurs pour nous guider dans notre marche rétrograde vers le passé ténébreux de notre première éclosion à la vie?

Or, notre hypothèse s'adaptant parfaitement avec tous les faits reconnus relatés ci-dessus, et avec les opinions acceptables des meilleurs penseurs tant anciens que contemporains, elle acquiert par là une forte présomption qu'elle approche beaucoup, si non tout à fait de la vérité.

La susdite hypothèse, à défaut d'autre mérite, aurait du moins celui de suivre une marche progressive ascendante sans solution de continuité, et se trouverait, encore en cela, d'accord avec les agissements de la nature, laquelle tend toujours directement vers son but sans abandonner jamais une marche prise inconsidérément pour en suivre une autre mieux choisie à la suite d'une méprise dont elle se serait aperçue tardivement.

Donc, si les motifs qui nous forcent à croire à la préexistence humaine, indépendamment du *fait* des manifestations spirites, nous démontrent qu'il y a des Esprits humains vivant dans l'erraticité, c'est-à-dire qu'ayant déjà vécu dans le passé nous vivons encore dans l'avenir, nous devons par analogie, s'il est vrai que l'homme dérive de la bête comme tout porte à le croire, admettre aussi qu'il y a des Esprits de bêtes vivant dans l'erraticité, et que ces esprits d'animaux, et même de végétaux pour être conséquent, ont pour but, tout comme nous, de progresser vers un état meilleur et que de progrès en progrès, à travers leurs vies successives, ils conservent leur identité et devront atteindre un jour notre humanité, pour progresser encore et toujours et sans cesse. Telle paraît être la loi créatrice qui régit généralement tous les êtres de la nature.

Nous ne donnons pas, du reste, cette opinion comme neuve et nous appartenant. Nous n'avons fait que l'épouser en l'étudiant et réunissant les diverses données éparses dans plusieurs auteurs, ainsi que nous le disions tout à l'heure; car nombre de profonds penseurs font remonter l'origine de notre âme à travers tous les êtres de la création, animaux, végétaux et minéraux, en progressant de la molécule élémentaire terrestre au sommet de la vie spirituelle, mais seulement sommairement et sans entrer dans aucun détail, ce que nous nous sommes permis d'essayer, opinion du reste émise plus ou moins explicitement par plusieurs Esprits dans leurs communications insérées dans la *Revue spirite* (1864, p. 97 et suiv. — 129 à 134 — 1860, p. 71 — Livre des Esprits, p. 260, etc.).

« Pas de lacune, dit Michelet, pas de solution de continuité,
« dans la chaîne des êtres; impossible de marquer le point où
« un règne finit, où un autre commence. Aux confins, toujours
« des êtres douteux, incertains, qu'on ne sait comment classer.
« Où finit l'animal? Où commence la plante? »

« Et Balzac ne dit-il pas : « Adieu, pierre, tu seras fleur! Adieu,
« fleur, tu seras colombe! Adieu, colombe, tu seras femme! »

M. V. Tournier démontre cette vérité dans un ouvrage sérieux-

sement conçu, dont tout un chapitre plein de détails intéressants peut se résumer par ces trois courtes phrases : *L'homme sort de la bête. L'ange sort de l'homme. De l'ange sortiront des êtres de plus en plus perfectionnés.* »

C'était aussi la pensée de Leibnitz, de Voltaire, de Charles Bonnet, et celle de nombreux auteurs tant anciens que nouveaux, qui tous ont cru que la première origine de l'âme se perd dans la forme la plus élémentaire de l'être pour progresser indéfiniment.

« Tous les êtres de la création s'enchainent, dit E. Nus, et la vie monte. Les couches généalogiques l'attestent, l'étude physiologique le démontre. »

Dans un élan d'intuition philosophique, Leibnitz prédit la découverte d'animaux-plantes constituant le chaînon qui lie le règne végétal au règne animal. Quelques années plus tard, Tremblay découvrait le polype.

« Oui, les êtres procèdent les uns des autres, affirment les observateurs conséquents et résolus; — semblent procéder, insinuent les timides.

« Nous affirmons philosophiquement ce que la science démontre, et nous disons : L'homme procède de l'animalité; manifestation supérieure de la vie, il est la conséquence logique des êtres qui ont paru avant lui, comme, au-dessous de lui, toute existence est la conséquence des existences précédentes. »
« (E. Nus. *Les grands mystères.*)

Si au contraire on voulait admettre que le principe spirituel ou l'âme humaine débute dans l'homme primitif, seulement lors de son entrée dans l'humanité, on tomberait alors dans un labyrinthe de questions insolubles autant qu'irrationnelles qui, avec la préexistence indéfinie telle que celle qui précède, comme avec la pluralité également indéfinie des vies à venir, trouvent admirablement leur raison d'être et leur explication toute naturelle et logique.

Complétant donc notre hypothèse, nous ajouterons avec Dionys (page 30) : « Le principe vital n'est pas la vie; il est l'agent de la vie, le lien doué d'instinct entre la vie et la matière. Il est le principe qui combine et organise la matière de manière à la rendre propre à la vitalité. »

A la matière ainsi combinée et préparée par le fluide vital ou pèrisprit, peu importe le nom, vient alors s'adjoindre et s'individualiser l'essence animique toute rudimentaire d'abord et à peine ébauchée, mais progressible et destinée à parcourir tous les degrés de la vie des êtres, vie simplement végétative dans le com-

mencement, puis animale successivement à tous les degrés, et enfin humaine et devant se perfectionner indéfiniment à travers ses existences futures.

C'est le principe vital qui, ayant débuté par combiner la matière brute pour la rendre organique, continue dans l'être qu'anime le principe spirituel, à pourvoir à sa conservation en amenant attractivement et avec un choix instinctif les sucs nourriciers propres à chaque espèce et à chaque individu, végétal ou animal; lui en qui réside l'instinct de conservation et qui pourvoit à la nutrition organique, à la digestion et à toutes les fonctions de la vie végétative, tant dans les animaux que dans l'homme même, sans que le principe spirituel ait à s'en préoccuper, sans que l'animal ou l'homme en ait la moindre connaissance, toutes ces fonctions étant pour nous un mystère : car la science humaine, ignorante du principe actif, ne va pas au delà de la constatation des faits accomplis.

Le principe vital ou pèrisprit étant *semi-matériel*, c'est à cause de sa double nature, matérielle et spirituelle, qu'il peut servir de lien entre l'âme et le corps. Une fois l'être vivant constitué, il ne quitte plus l'esprit qu'il individualise, mais à mesure que le principe spirituel progresse, celui-ci perfectionne en même temps son pèrisprit, en le dématérialisant, le purifiant, de plus en plus.

L'Esprit ayant progressé jusqu'à l'animalité, puis jusqu'à l'humanité, « le père et la mère, dit Dionys (page 38) ne fournissent que la matière organisée, le germe ou embryon, qui est tout matériel. » Le pèrisprit ou principe vital vient vivifier cette matière toute préparée en s'y individualisant et en y attirant l'Esprit *errant* auquel il sert comme d'enveloppe. L'esprit qui vient s'y réunir obéit en cela à la loi générale émanée de la toute-puissante volonté créatrice.

La propension, l'inclination bonne ou mauvaise, que l'individu nouvellement réincarné montre dès son enfance, est celle-là même que l'esprit avait déjà montrée en quittant sa vie précédente, à moins qu'il ne l'ait modifiée pendant son erraticité dans sa vie d'outre-tombe. Elle revit d'une façon inconsciente dans la nouvelle existence terrestre du même individu et l'entraîne naturellement. C'est donc dans les résultats des vies antérieures de chaque individu qu'est l'origine de ses penchants naturels bons ou mauvais, de ses idées innées.

En résumé, ce qui anime la plante, comme ce qui fait vivre et anime l'animalcule, l'animal plus développé, et jusqu'à l'être humain ainsi que les créatures angéliques, c'est le même principe

spirituel qui, d'abord inconscient, et tout à fait rudimentaire, est venu s'individualiser dans la matière chimiquement préparée par le fluide vital pour la vie planétaire et qui, après la mort de chaque être individuel, a constamment conservé son identité à l'état errant, pour renaître et progresser indéfiniment, et qui à chaque nouvelle existence matérielle, suivant qu'il a plus ou moins progressé dans ses vies successives, vient animer un embryon matériel en rapport avec son degré d'avancement; chaque principe spirituel ainsi individualisé revenant vivre dans un germe, les uns entraînés plus ou moins machinalement ou comme par instinct, les autres par une inclination plus ou moins réfléchie selon qu'ils ont plus ou moins déjà acquis, soit volontairement d'eux-mêmes quand ils ont atteint un certain degré d'intelligence suffisant, soit enfin contre leur gré et par la volonté du suprême ordonnateur, exprimée dans une loi générale réglant elle-même les cas spéciaux, lorsque pour des motifs qui ne peuvent être que justes, le choix n'en est pas laissé à l'individu.

P. F. GINOUX, père.

ORIGINE ET PROGRESSION DE L'ÂME

Au foyer d'où sans cesse elle émane, sans cesse

La vie aspire à monter.

C'est l'invisible élan par lequel tout progresse

Et se laisse emporter;

C'est le flot infini de la force animique

Refluant vers le cœur pour s'imprégner d'amour;

C'est le double courant de l'échelle mystique

Que Jacob vit un jour.

Pleine du feu vivant, la matière fermente;

Et l'Esprit cherchant son chemin

S'individualise et monte dans la plante,

Premier essor Divin!

Par un effort nouveau s'arrachant de la terre,

Il bondit sur le sol, ou plane dans les airs,

Inconscient encor mais déjà volontaire

En ses instincts divers.

Un pas de plus, l'instinct devient intelligence :

L'Être pivotal est formé,

La conscience naît et son règne commence,
L'homme s'est affirmé!
La ligne du progrès n'est plus droite et fatale ;
Pour de plus grands destins le libre arbitre éclot ;
C'est par la volonté, c'est par la loi morale
Qu'il doit monter plus haut.

E. NUS,

(*Les Dogmes nouveaux*, p. 172.)

CE QUE L'ON EST APRÈS LA MORT

Les questions posées dans le numéro du 1^{er} août de la *Revue* sont très difficiles à résoudre, et il faudrait, pour y répondre convenablement, avoir une connaissance approfondie des fluides spirituels au milieu desquels l'esprit puise son enveloppe périspiritale. Nous essayerons cependant de donner notre avis pour répondre à l'appel fait aux spirites et aussi pour apporter notre *faible contribution* à cette étude des lois du monde invisible dont l'importance est capitale pour l'humanité.

Rappelons d'abord en commençant quelques principes posés dans les œuvres d'Allan Kardec ; car c'est toujours à cet initiateur du spiritisme qu'il faut recourir lorsqu'on veut des notions claires et précises. (Genèse h. 14, *passim*.)

Il nous enseigne que les planètes sont entourées d'une sorte d'atmosphère éthérée dans laquelle vivent et se meuvent les esprits désincarnés, de même que les incarnés respirent dans l'atmosphère physique. C'est au milieu de ces fluides, dits *spirituels*, parce qu'ils servent de *substratum* aux travaux de l'esprit errant, que celui-ci puise les éléments de son corps fluidique. Les molécules de ce fluide ne sont pas homogènes ; les unes sont plus éthérées, moins matérielles que les autres, et les esprits les groupent autour d'eux selon leur degré d'avancement, les plus élevés attirant les plus pures, les autres prenant les plus grossières pour constituer leur périsprit.

Un autre point important sur lequel le Maître n'a pas insisté particulièrement, mais qui résulte de l'ensemble de ses enseignements, c'est que le périsprit ne reste pas constamment constitué par les mêmes molécules, que celles-ci se remplacent les unes les autres, qu'elles sont absorbées et éliminées tour à tour de façon à ce que le périsprit se renouvelle périodiquement par une sorte

d'assimilation et de désassimilation alternatives semblables à celles observées dans les organes corporels.

Enfin, et ceci est une observation capitale, pour le sujet qui nous occupe, le fluide périssprital est influencé par l'action de l'esprit : c'est-à-dire, si l'esprit a de bonnes pensées et des aspirations charitables, le fluide périssprital s'épurera et perdra de ses propriétés matérielles ; au contraire, si l'âme est vicieuse et égoïste, son périssprit se corrompra et se matérialisera toujours davantage : et, disons-le en passant, c'est à ce phénomène de matérialisation du périssprit que nous devons attribuer ce fait fréquemment observé d'esprits qui, après la mort, et pendant le trouble qui la suit, confondent leur périssprit avec leur corps matériel et se croient encore au nombre des vivants.

Ces principes établis, faisons-en l'application aux questions à résoudre :

1° Après la mort l'être conserve la même forme et la même apparence tant que les molécules périsspritales qui ont participé à la formation des organes corporels font encore partie de son corps fluide : ce phénomène se prolonge pendant tout le temps du trouble suivant la séparation ; et tous les spirites savent que le laps de temps pendant lequel il persiste peut varier de quelques jours et même de quelques heures à plusieurs années. Lorsque le trouble est dissipé, par suite de l'élimination des molécules périsspritales les plus matérialisées, l'esprit perd sa forme corporelle pour la remplacer par une apparence globulaire qui est, d'après les communications de nos guides, la forme normale des esprits arrivés à un certain degré de dématérialisation. — Cependant, lorsque l'esprit veut se manifester visiblement, il modifie son fluide de façon à lui donner les formes et l'apparence du corps charnel qu'il avait durant l'incarnation qu'il a intention de rappeler au médium.

2° Il y a certains esprits dont le trouble est tellement persistant qu'ils ne parviennent pas à se débarrasser entre deux incarnations des molécules périsspritales qui l'occasionnent : pour ceux-là le périssprit est dans un tel état de *rigidité*, par suite de leurs pensées égoïstes, qu'il reste identiquement composé des mêmes molécules ; de sorte qu'au moment de leur nouvelle incarnation les circonvolutions cérébrales sont encore empreintes dans le périssprit et peuvent servir au développement du corps dans lequel ils vont s'incarner.

Quant aux esprits qui avaient abandonné la forme corporelle pour revêtir l'apparence globulaire, ils changent une seconde

fois de forme au temps voisin de leur réincarnation ; par l'effet de la seule pensée qu'ils vont de nouveau rentrer au nombre des incarnés, ils attirent dans leur pèrisprit consciemment ou instinctivement, selon leur degré d'élévation, les molécules propres à faciliter l'incorporation de leur pèrisprit ; et à mesure que ces éléments se groupent autour de l'âme ils reprennent l'apparence corporelle formant comme l'*ébauche* du corps qu'ils revêtiront.

3° Une dernière observation pour finir. L'esprit ne fixe pas à l'avance la forme exacte de son corps ainsi que semble le supposer le second paragraphe de la troisième question. L'incarnation est presque toujours une épreuve et très souvent une expiation. Un esprit qui a abusé des avantages de son corps pour faire le mal dans une précédente existence pourra naître dans un corps difforme qu'il n'aurait peut-être pas choisi s'il avait eu la faculté d'option. — D'ailleurs les ressemblances physiques entre les enfants et leurs ascendants prouvent surabondamment que la forme est souvent fixée dans le germe qui se développe suivant l'impulsion donnée par le principe vital, indépendamment de la volonté de l'esprit qui s'incarne et dont l'état de trouble suffirait du reste à l'empêcher de surveiller ce développement.

CÉPHAS.

DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE DE M^{me} LA BARONNE DU POTET.

Nous avons demandé à M^{me} Colin le discours qu'elle avait improvisé sur la tombe de M^{me} la baronne du Potet, discours qui avait été vivement apprécié par toutes les personnes présentes. M^{me} Colin s'étant trouvée très souffrante, n'a pu nous le donner que pour ce numéro. Nous sommes heureux de pouvoir en faire profiter tous les lecteurs de la *Revue*.

MADAME ET SOEUR EN SPIRITISME.

Je n'avais pas l'honneur de vous être connue personnellement, et cependant, je vous connaissais beaucoup par deux de nos amies communes, M^{me} Brochart et M^{lle} de Lavalette. J'avais eu aussi le très grand avantage de me trouver dans une réunion de notre chère Société des Etudes psychologiques, à laquelle vous assistiez, et d'y voir et entendre M. le baron du Potet, dont la conviction ardente, l'enthousiasme généreux, gagnant les cœurs et charmant les esprits firent de lui le rénovateur et le fondateur de la science du magnétisme animal et thérapeutique.

L'immense service rendu à notre pauvre humanité (assaillie de tant de maux!) en la gratifiant de l'une des grandes vérités qui consolent sa vie, élèvent sa moralité et soulagent ses misères, fait de nous trop des obligés et aussi des adeptes, pour que nous n'étendions pas notre respectueuse gratitude sur celle qui fut la compagne de sa vie.

M. du Potet fut un des vaillants et persévérants, dans la recherche des vérités utiles et bienfaisantes, et ce ne fut pas un médiocre courage que de reprendre une idée, en même temps qu'un système, qui semblait avoir à tout jamais échoué, aussi bien dans le baquet de Mesmer que dans les expérimentations prématurées du hardi Cagliostro. Un voile de dédain et d'oubli enveloppait et les précurseurs de la science magnétiste et leurs tentatives avortées.

Cependant, notre XIX^e siècle, heureux d'avoir échappé à la tourmente où la France, autrefois triomphante, avait failli sombrer, se reprenait à une vie nouvelle; mais, plus sceptique encore que le siècle qui l'avait précédé, il livrait au sarcasme et au ridicule tout ce qui semblait se rattacher à la continuité non interrompue du passé. Infantillage puéril! Rien ne se perd: tout se transforme et se modifie dans une éternelle renaissance, dans un incessant grandissement; là, est la sublime destinée de toutes choses, de tout être créé. Et, pour cela, Dieu n'a point jeté sa créature, ainsi faible et dénuée, à travers le monde sans la doter de cette force mystérieuse et divine: l'irrésistible attrait de son âme immortelle, vers l'Infini, vers l'Inconnu!

Le spiritisme et le magnétisme sont donc vieux comme le monde, et, en même temps que l'homme ont apparu sur cette terre; l'un, dans les phénomènes dits de révélation; l'autre, dans ceux de groupement et d'attraction. Mais c'est l'honneur de quelques-uns, de n'en avoir pas seulement vu ou subi les effets, mais bien au contraire, de s'en être emparés, en les condensant dans une synthèse logique, déterminée par des lois de permanence et de durée.

S'éprendre d'une idée, la faire sienne, lui donner son cœur, sa pensée et sa vie, la voir triomphante, sortir enfin des limbes, où, comme le soleil derrière des nuages amoncelés, sa radieuse clarté semblait ensevelie, fut l'œuvre du maître, Allan Kardec, comme celle de M. du Potet. Et, chose étrange! ce fut presque en même temps, presque à la même heure, que ces deux puissants rameaux de la science expérimentale, le spiritisme et le magnétisme, trouvaient, en ces deux grandes personnalités, leur initiateur et leur légiste. C'est par eux, que ces sciences firent leur entrée dans le

domaine des faits et de l'observation, et c'est par elles que s'éclaireront les solutions des plus graves problèmes, dont la philosophie scientifique et spéculative ait à se préoccuper.

Cependant, que d'efforts pour cela!... que de risques généreux il faut courir pour faire le bien, pour établir le mieux!... Venir les mains pleines de vérités et les ouvrir toutes grandes devant qui ne vous demande rien, c'est affronter le dédain des uns, l'inertie indolente des autres, la défiance injurieuse de beaucoup, enfin, l'ironique et hautaine indifférence de presque tous! Mais la passion du bien, que l'on porte en soi, la certitude de celui que l'on peut faire, animent les âmes ardentes et sincères, et rien ne les fait dévier de la route où elles croient qu'elles ont quelque devoir à remplir.

C'est cette certitude généreuse qui animait M. du Potet, et qui lui donnait cette verve, ce brio, ce courage indémontable, cette pénétration si vive, si persuasive, sur les voies et moyens qu'il importait d'employer pour diminuer, soulager, guérir, sinon tout, mais au moins partie des maux de l'humanité.

Ah! s'il vivait, — me disait un de ceux dont on s'honore, — quelle joie pour lui de voir ses idées prendre place enfin dans le grand public du monde savant! — S'il vit? N'en doutez pas, lui répondis-je; si, pour le bien, les œuvres des hommes sont immortelles, à bien plus forte raison, les âmes qui les ont conçues.

Mais aussi, quelle lutte! quel apostolat! et quels apôtres!...

M. du Potet eut toutes les difficultés de la mission qu'il s'était imposée. A peine s'il vit poindre l'aurore du jour glorieux, que tout défricheur de la pensée se propose en soi. — Mais il ne faiblit point un instant, ni en action, ni en esprit, et la mort le trouva debout, toujours aussi vaillant que persévérant. Vous en étiez, Madame, au moins par le cœur, la pensée et les vœux. M. du Potet avait produit sur vous l'un des miracles de la science par lui préconisée; il vous avait sauvée de la mort la plus affreuse, la plus misérable, celle qui suit la morsure d'un chien enragé! Et cette vie, que vous lui deviez, qu'il vous avait rendue, devint la sienne désormais et lui appartint par votre dévouement, votre affection sans bornes! Et, cela d'autant plus, que vous étiez merveilleusement et délicatement organisée pour que votre sauveur trouvât en vous, et toute la possibilité de parfaire son œuvre, et tout le charme dont s'ensoleille et se féconde toute belle et grande vie.

Aussi, quand la mort de M. du Potet vous laissa veuve, au foyer désert, vous gardâtes la place solitaire où avait régné votre

cher disparu. Seuls, quelques fidèles et rares amis, avec qui vous pouviez parler encore des choses où étaient, dans un passé regretté, tout l'intérêt et l'activité de votre cœur. Puis aussi, bien certaine que nos pensées se traduisent par l'harmonie des sons et se répercuteront dans les espaces infinis, vous vous mettiez à votre piano, et ceux qui vous entendaient croyaient ouïr les mélodies de quelque séraphique concert. Enfin, vous étiez de celles qui savent attendre, dans l'espérance et la foi, l'heure des réunions heureuses. C'est donc, sans vous apercevoir des déclivités de l'âge que vous alliez à ce but, que nos convictions font si consolant et radieux. C'est ainsi, qu'en peu de jours, presque sans souffrance, — à peine vos amis et amies ont-ils su que vous étiez malade, que déjà la mort avait glacé vos lèvres et fermé vos yeux mortels.

Aussi me disais-je en voyant descendre votre cercueil dans le froid tombeau où se cache le travail obscur des désagrégations moléculaires, que c'était peut-être — la minute précise — où votre âme dégagée rejoignait celui qu'elle avait aimé, et qui reste pour nous l'un des éducateurs et des bienfaiteurs de l'humanité.

Allez donc, Madame et cher Esprit, en cette belle et noble compagnie, où se renouent, par les œuvres de dévouement, de bonté, de foi et d'amour en Dieu, les liens de solidarité et de sympathie qui attachent les incarnés aux désincarnés.

Et, qu'en ce dernier rendez-vous au tombeau du maître et de l'initiateur, nul des absents ne soit accusé d'indifférence ou d'oubli volontaire, l'éloignement des uns en cette saison, des autres, les occupations quotidiennes et forcées, les privent de se joindre à nous en cette heure matinale; mais leur pensée du moins est avec nous pour cet hommage suprême de nos cœurs qui se souviennent et restent, pour ce monde et pour l'autre, éternellement reconnaissants!

J. COLIN.

LA GAULE INSTITUTRICE DES GRECS

Sous le titre « *Avant 89* » a paru un livre fort curieux de M. Mario Proth, sur Jean Reynaud, dédié à Henri Martin et à Carnot. Sur le druidisme et la tradition gauloise, nous y trouvons les idées suivantes en substance :

Les druides jouirent dans toute l'antiquité d'une réputation sans égale. On leur appliquait le nom de philosophes : on les considérait comme sondant l'abstrait de l'univers. Aristote pro-

clame quelque part la Gaule institutrice de la Grèce. Pythagore, qui vint étudier à l'école des druides, célèbre en eux « les plus éclairés des mortels. » Ils ne connaissent pas du tout les Dieux, disaient Lucain, ou seuls ils en connaissent la vraie nature. « On les croirait fous, s'exclamait Valère Maxime, si, avec leur braie, ils ne croyaient la même chose que Pythagore avec son manteau. » Alors qu'ils dédaignèrent songer aux druides, les pères de l'Église leur témoignèrent une grande estime. Quant à Rome païenne, inhabile à déchiffrer les symboles où elle ne voyait que superstitions grossières, elle pénétra moins que tout autre mystère les mystères des druides, impénétrables aux masses mêmes de la Gaule, et soumis aux lois absolues de la transmission orale. Plus grand que Teutatès, le Destin était le Dieu suprême de la Gaule, comme de la Grèce. Aïsa chez les Grecs, Esos chez les Etrusques, il s'appelait Esus chez les Gaulois. Le nom gallois des druides *derwyddyn*, renfermait trois mots : *derw*, chêne, *wydd*, gui et *dyn*, homme. Le gui jouait dans leur symbolique un rôle plus élevé que l'omome des Mages. Sa verdure en effet ne meurt jamais. Toutefois, il ne se développe que sustenté par un végétal plus puissant que lui ; et les prêtres d'Esus imposaient au gui sacré la condition très rare de se rencontrer sur le plus puissant des végétaux, le chêne. Dans leur pensée, où se mariait avec une poésie étrange le sentiment de l'absolu divin, l'homme immortel est à ce Dieu ce que le gui toujours vert est au chêne. En sorte que dans le sacrement druidique, la cueille solennelle du gui, l'on peut aisément lire le principe de l'individualisation, ou quelque chose comme un aperçu lointain de la communion mystique avec le Rédempteur. Et ne voyez, je le répète, en tout ceci que de purs symboles. Chêne et gui n'étaient pour les druides que des images, ou, pour ainsi parler, des métaphores végétales, non des idoles. « Ils consacrent des bois et des forêts, dit Tacite, et ils appellent Dieu cette chose interne qu'ils voient par le seul effet de la piété. »

Le mépris des Gaulois pour la mort est universellement connu : Mépris simple et naturel, sans effort ni faste, car il venait d'une foi absolue dans la permanence éternelle de l'individu. — Selon vous, disait Lucain aux druides, les ombres ne se rendent pas dans les domaines silencieux de l'Erèbe et dans les pâles royaumes de Pluton. Le même esprit régit dans un autre orbe d'autres membres. La mort, si ce que contiennent vos hymnes est certain, n'est qu'un milieu dans une longue vie. — César fut frappé d'une

telle croyance, qui les rendaient indomptables. Elle allégeait considérablement leur existence terrestre, et s'imageait en des costumes d'un enfantillage grandiose.

La constitution druidique, ainsi que plus tard il advint pour la papauté, obéissait au principe électif. Comme le clergé chrétien, les druides se recrutaient dans tous les rangs de la nation, et bien longtemps l'instruction, c'est-à-dire le mérite personnel, demeura le principe d'aristocratie le plus vital dans la société gauloise. Prêtres et magistrats, diplomates et prêtres, arbitres souvent sur le champ de bataille, plus puissants et plus respectés que les rois, les druides réalisèrent jusqu'à la décadence l'idéal de Platon. L'éducation en ces temps que nous nommons barbares, était leur plus grand souci, et ils la formulaient dans ce triple précepte : obéir à Dieu ; faire le bien de l'homme ; soutenir avec courage les accidents de la vie. De nombreux collèges, où la jeunesse consumait parfois vingt années dans l'étude, couvraient le territoire, et l'aristocratie intellectuelle formait au sommet de la nation une hiérarchie ternaire : les druides, philosophes et savants, les ovhages ou ovates, prêtres chargés du culte ; les bardes enfin. La religion chez les druides s'unissait dans une intimité féconde avec l'étude de la nature.

L'astronomie qui, au contraire, a trop exclusivement inspiré Jean Reynaud, ne leur était pas moins chère, et leur science de l'univers fait honte à l'ignorance des Pères de l'Eglise.

Je demanderai, dit encore Taliesin, aux bardes du monde, et pourquoi les bardes ne me répondraient-ils pas ? Je leur demanderai : qu'est-ce qui soutient le monde ? Pourquoi, privé de support, il ne tombe pas, et, s'il tombe, quel est le chemin qu'il suit ? Mais qui pourrait lui servir de support ? Quel grand voyageur est le monde ! Tandis qu'il glisse sans repos, il demeure tranquille dans son orbite, et combien la forme de cet orbite est admirable, puisque le monde n'en tombe dans aucune direction. — Qui ne sent frémir ici, ajoute l'historien des Druides, ce grand courant duquel était sorti Pythagore, et qui en reparaissant, devait produire Kœpler et tous les explorateurs universels !

Il nous faudra, encore par-dessus la transition chrétienne, revenir à la Gaule, le jour où nous songerons sérieusement à réhabiliter la femme. Les plus sérieux historiens, Tacite en tête, ont témoigné du respect touchant que Gaulois et Germains professaient pour leurs compagnes, de l'autorité qu'ils prêtaient à leurs conseils. Chez ces peuples guerriers, les mœurs étaient pures : une parfaite égalité régissait le mariage, égalité de dot et de

droits, égalité de pouvoir et de souffrances. Le sacerdoce était ouvert à la femme et pour le choix d'un mari elle ne suivait d'autre loi que sa volonté. Qui ne sait en effet, la romanesque histoire de l'établissement de Phocée? Indomptables comme leurs époux, elles les suivaient au combat et nul n'ignore le récit de ces héroïques Germanes qui moururent en masse, plutôt que de céder à la brutalité triomphante des soldats de Marius.

Ce furent l'abus et même l'application sauvage en apparence de ces principes conjugués, l'individualisme et le fédéralisme, qui perdirent la Gaule. Ames superbes, les Gaulois couraient à la bataille tout nus et sans ordre. Dédaigneux de la tactique, ils furent vaincus par elle. Trois ordres politiques s'étaient modelés sur la hiérarchie ternaire des druides : l'ordre sacerdotal, la noblesse et la plèbe. De plus en plus insolente et riche, maniant à son gré contre les druides la plèbe asservie, la noblesse fomentait dans l'Etat une perpétuelle discorde, et les provinces gauloises, jalouses de leur indépendance réciproque, ne surent point se discipliner en une invincible masse au jour du danger. Quand César parut en Gaule, il trouva trois partis déjà formés : le parti romain, qui ne déplaisait point aux druides ; le parti Germain, où affluait l'aristocratie, et le parti gaulois, auquel se ralliait tout naturellement le peuple. Devant les légions romaines la Gaule essaya vainement une cohésion impossible à son génie. Elle enfanta d'inutiles héros : Vercingétorix, par exemple, à qui nous élevons enfin des statues!

LE SPIRITISME AU BRÉSIL

En l'honneur de l'anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec, nous donnons aujourd'hui le numéro du *Reformador* que nous devons publier demain ; le voici :

1869, et 31 mars 1885.

Marcher ! marcher toujours à la recherche du perfectionnement moral et intellectuel, c'est ce que nous disent par mille voix, à tout instant et sur tous les points de notre planète, les messagers augustes de la Divinité, ces vertus qui se détachent du ciel, selon le langage poétique du grand missionnaire de Nazareth, du promis des nations.

Il était temps pour nous que ce secours puissant, cette planche de salut arrivât, alors que nous nous sentions blessés, par l'incrédulité née des prétentions arrogantes et inqualifiables des repré-

sentants des divers cultes, de la lutte envenimée par l'orgueil, l'envie et l'ambition, dans laquelle s'engagent les différentes sectes qui divisent encore notre humanité.

Il était temps que, du sein des lourds nuages de la terrible tempête qui nous enveloppait, surgît cette lumière sereine et ferme, cet unique phare qui peut avec sécurité nous guider au port de salut : les enseignements du Maître dépouillés des faux ornements par lesquels les interprétations erronées des hommes du passé les obscurcissaient et les dénaturaient.

Frères, au milieu de tant de calamités qui secouent les sociétés actuelles, des révolutions physiques, politiques, scientifiques, morales et religieuses qui sans trêve agitent et révolutionnent l'ordre des choses établies, tournez les yeux vers le ciel, implorez la protection d'en haut, et vous acquerrez la résignation et le courage pour affronter les périls qui vous menacent, et vous pourrez, à travers les contrariétés et les luttes nombreuses de la vie terrestre, avancer avec la conscience tranquille et l'âme pure de fautes, à la recherche d'un avenir meilleur.

Écoutez les voix des envoyés célestes qui vous disent :

Luttez sans repos contre vos imperfections qui sont vos plus terribles ennemis ; luttez avec assurance et une entière confiance en Dieu, car votre triomphe est certain.

Aimez-vous les uns les autres, parce que tous vous êtes frères et fils du même père céleste qui ne fait pas de choix entre ses fils, et qui, avec une justice infinie sait distribuer ses récompenses selon les mérites de chacun.

Pratiquez la charité dans les limites de vos forces, la charité parfaite, sans la pensée orgueilleuse de vous attirer par vos actes les louanges des hommes ; la charité qui veut, comme le disait Jésus, que la main gauche ignore ce que fait la droite.

Soyez humbles et résignés, pardonnez à ceux qui vous ont offensés, et pour eux demandez toujours le pardon du Père céleste. Laissez le monde frivole vous classer parmi les fous, les farceurs, les imposteurs ; faites-lui entendre les conseils salutaires que vous recevez de vos amis invisibles ; et si le monde vous repousse encore et essaye de vous blesser par l'insulte et par le ridicule, rappelez-vous qu'il a fait de même pour Jésus, ce type sublime envoyé comme modèle à l'homme terrestre. — Priez pour vos détracteurs, et l'heure sonnera pour eux de voir et de comprendre la vérité.

Le spiritisme est le christianisme pur prêché par le Christ ; il réapparaît aujourd'hui avec tout son éclat primitif, dépouillé du

suaire dont les hommes l'avaient enveloppé, pour nous relever de l'abattement dans lequel nous étions, et pour nous conduire à la nouvelle ère de paix et de félicité qui s'étendra sur toute notre planète.

Outre ces missionnaires invisibles, des centaines d'autres descendent à terre unis à un corps comme le nôtre, ayant pour mission de recevoir et de propager la lumière de la nouvelle révélation. — Ils sont disséminés dans toutes les classes de la société, afin de se trouver en contact avec chacune d'elles et d'en être mieux entendus et compris. — Voyez avec quelle ardeur ils travaillent à la construction du grand édifice de notre régénération et y apportent chacun sa pierre.

Leurs travaux se complètent les uns les autres, aucun ne prétendant renfermer la vérité entière, mais offrant, sous des points de vue différents, la portion de vérité que l'humanité, selon son état d'avancement, peut connaître et accepter. Missionnaires humbles, aucun d'eux ne donne à ses interprétations et à ses opinions le sceau d'infailibilité, attribut de Dieu.

Entre les illustres dévoués au triomphe des idées nouvelles, nous nous réjouissons de faire ressortir la vénérable figure de Léon-Hippolyte Denizart Rivail (Allan Kardec), qui coordonna les principes prêchés en son temps, principalement parmi les peuples de race latine, et forma le notable corps de doctrine qui constitue une base sûre pour tous ceux qui désirent étudier la science spirite.

Sa vie de luttes incessantes contre les ennemis de la lumière lui donne une place distinguée dans l'histoire de l'humanité, dont il doit être compté avec justice comme l'un des bienfaiteurs.

La rédaction du *Reformador* joint sa voix au concert qui s'élève aujourd'hui dans tout le monde spirite, pour saluer l'illustre maître, le jour du 16^e anniversaire de sa mort.

Traduit par M^{me} Anna Tournier, fille du général Boltine le grand propagateur du spiritisme en Russie.

LE SPIRITISME « EXPECTATIF »

Il y a quelques jours, un de nos frères écrivait : « Qu'une propagation trop précipitée du Spiritisme n'était pas indispensable, mais encore qu'elle ne serait que fâcheuse. »

Ce qui revient à dire sans ambages :

« Journalistes, conférenciers, chefs de groupe, n'écrivez plus, ne parlez plus;... silence tous! l'heure n'est pas venue! »

Malgré sa forme dubitative, la phrase précitée a jeté le trouble dans les consciences timorées, et soulevé les légitimes protestations des spirites sincères qui ne peuvent concevoir qu'un de leurs frères avance de telles propositions, lorsqu'il est avéré que la doctrine d'Allan Kardec est un enseignement idéal où tous les hommes doivent puiser la consolation avec la foi, le courage avec l'espérance.

« L'heure n'est pas venue ! »

Vous n'entendez donc pas la grande voix du peuple, qui saturé de superstitions, las de domination, avide de liberté, vous demande l'affranchissement des consciences ?

Et nous, les dépositaires de la vérité, nous laisserions le peuple « crier dans le désert », nous lui refuserions une morale saine, régénératrice !

Aurions-nous donc la douleur d'être obligé d'appliquer aux nôtres les paroles du Psalmiste *Aures habent et non audient* ?

« Les progrès sont lents » ; nous le reconnaissons. Mais il faut déterminer si cette lenteur est la conséquence de la marche paresseuse du progrès, ou le résultat de notre apathie.

Notre erreur, sur ce point, vient de ce que nous parlons tous les jours du progrès et que nous ne le définissons jamais. *Nous l'individualisons* ; notre imagination craintive aujourd'hui le chausse de godillots, et demain, dans un élan d'ardeur, elle le gratifiera d'une paire de bottes de sept lieues..... Or le Progrès n'est pas un individu, « il est le résultat des efforts collectifs des êtres vers un but toujours transcendant. »

Nous obtiendrons la collectivité des efforts, quand nous aurons fait comprendre aux hommes que leurs intérêts se trouvent dans l'application des grandes lois de solidarité et de fraternité.

C'est là le but de la vulgarisation spirite.

En quoi une telle vulgarisation peut-elle être fâcheuse ?.....

Faire du spiritisme « expectatif » serait désertier notre drapeau, mentir à nos croyances...

Soldats de la bonne cause, notre place est sur la brèche ; nous ne devons faire aucune concession à la critique ou à la malignité ; nous avons une arme toute prête pour la lutte : la Charité !... avec elle le succès n'est pas douteux.

« L'avenir est à nous », je le veux bien, mais encore faut-il le conquérir ; et, dans ce but, supprimer d'ores et déjà du répertoire spirite, les décevantes expressions.

« L'heure n'est pas venue. — Laissons le temps accomplir son œuvre ».— Il faut lutter !

G. SIAUVE.

CONFÉRENCE SPIRITE A BLÉSIGNAC.

MM. Siauve et Thibaud ont donné une conférence dans le petit village de Blésignac.

M. Thibaud a parlé sur la nécessité de l'instruction et sur ses bienfaits intellectuels et moraux. Il a fait ensuite l'éloge de la Société républicaine d'instruction de Belgique qui, avec le concours de ses membres et surtout par les soins de son dévoué président, M. Mouline, a réussi à fonder une bibliothèque où tout le monde peut venir lire gratuitement de bons ouvrages.

M. Siauve a pris ensuite la parole sur le spiritualisme en général et de là a passé aux études profondes de notre vénéré Allan Kardec. Il a dit comment on peut communiquer avec les esprits d'outre-tombe. Il s'est étendu sur la charité qui doit animer tout cœur de spirite, sur la fraternité qui est la base de nos rapports sociaux, sur l'amour et le dévouement que nous devons avoir les uns pour les autres.

Etudiant la solidarité qui unit les hommes dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, il a dit comment les peuples sauvages deviennent civilisés. Il a montré l'admirable zèle des premiers chrétiens à répandre l'idée divine et la parole d'amour dans le monde.

Pendant plus d'une heure et demie, M. Siauve, dont le talent oratoire a été fort apprécié, a été écouté religieusement et applaudi bien des fois par un auditoire de plus de cent personnes dans ce petit village qui compte à peine cent trente habitants.

Il serait bon que ces défenseurs des idées de fraternité et de progrès eussent de nombreux imitateurs. La parole est le meilleur moyen de persuasion, nous l'avons toujours dit. Nous comprenons l'enthousiasme manifesté par les habitants de Blésignac pour les conférenciers qui sont allés les instruire en les intéressant et nous sommes heureux de joindre nos félicitations et nos remerciements à ceux qu'ils nous prient d'exprimer à ces conférenciers.

LES SPIRITUALISTES EN JUSTICE

DESCRIPTION DEVANT LE JUGE NOONAN DES SÉANCES DE
M. MILLER.

Extrait du *Daily Globe Democrat* de Saint-Louis, 2 may 1885.

Témoignage intéressant de ceux qui ont la foi. — Manifestations remarquables. — M^{lle} Aggie Gray, M^{me} Rowe et le D^r Pottinger devant la cour.

Le jugement de Georges Miller et de sa femme, médiums spiritualistes, accusés d'avoir extorqué frauduleusement de l'argent, s'est déroulé hier dans l'après-midi, devant le juge Noonan, à la Cour de correction criminelle. Les poursuites furent entreprises sur l'instance des professeurs Johnson et Madden. Les plaignants accusaient ces médiums de leur avoir pris 1 dollar 50 cents à chacun, comme prix d'entrée à une séance où les accusés prétendaient leur montrer les esprits matérialisés de leurs parents et de leurs amis décédés.

L'affaire commencée mardi, revint hier devant la Cour pour la défense. Les défendeurs, accompagnés de leurs avocats, MM. Presley et N. Jones, et de toute une foule d'amis sympathisant avec eux, se trouvaient réunis à l'heure à laquelle le juge Noonan appela l'affaire. Ils s'attendaient à voir l'accusation tomber devant les objections qu'allait soulever leur conseil. Ces objections étaient les suivantes : 1^o que les demandeurs n'avaient pas donné leur argent sur la foi de ce que les défendeurs affirmaient, mais bien dans le but d'avoir l'occasion de dévoiler ce qu'ils croyaient être de la fraude et du charlatanisme ; 2^o que ce n'était pas de la compétence de la Cour, de dire s'il y a, ou s'il n'y a pas un Dieu, un ciel, un enfer, ou un lieu de séjour pour les esprits ; et, finalement la vérité ou la fausseté des allégations des défendeurs suppose la question de savoir s'il y a un Dieu, un ciel, un enfer, ce sur quoi la Cour ne peut se prononcer.

M. Seward lut la requête présentant ces objections, et en conclut que, M. et M^{me} Miller devaient être renvoyés des fins de la poursuite.

Le juge Noonan réfuta ces objections, et déclara qu'il était prêt à entendre la défense.

M. Jones appela alors Aggie Gray, jeune personne de seize ou dix-sept ans, le premier des nombreux témoins produits par la défense. Elle déclara habiter avec ses parents, South Fourth street, n^o 904. Elle connaissait les accusés, M. et M^{me} Miller,

depuis quatre ans environ et avait fréquemment assisté à leurs séances, à leur domicile. Elle s'y trouvait le 4 mars lorsque les témoins poursuivants, les professeurs Johnson et Madden, assistèrent à la séance.

« *M. Jones.* Croyez-vous au spiritualisme?

Le témoin. Oui, monsieur.

Q. Depuis combien de temps y croyez-vous? — *R.* Depuis que je suis allée pour la première fois chez M^{me} Miller, il y a près de quatre ans.

Q. Où vîtes-vous M^{me} Miller? — *R.* Je ne me rappelle pas où elle demeurait. C'était dans cette ville, mais je ne sais plus où.

Q. Qu'est-ce que vous y avez vu? — *R.* J'y ai vu mes amis spirituels.

Q. Quels sont-ils? — *R.* Mon frère, ma grand'mère, mon grand-père et mes deux tantes.

Q. Les avez-vous connus pendant leur vie? — *R.* Non, monsieur.

Q. Est-ce qu'ils vous ont parlé? *R.* Oui, monsieur.

Q. Ils vous ont parlé en maintes occasions? — *R.* Oui.

Q. Combien de fois avez-vous assisté à ces manifestations? — *R.* Soixante-quinze fois, environ.

Q. Étiez-vous chez M^{me} Miller le 4 mars? — *R.* Oui, j'y étais.

Q. Vous rappelez-vous y avoir vu M. Johnson et M. Madden? — *R.* Oui.

Q. Que fîtes-vous en cette occasion? — *R.* Nous leur avons joué de la musique, papa et moi.

Q. Vous souvenez-vous de l'entrée de M^{me} Miller dans le cabinet? — *R.* Oui.

Q. Savez-vous quels vêtements elle portait quand elle entra dans le cabinet? — *R.* Oui. Elle avait une jupe, une polonaise, et deux ou trois jupons.

Q. Avez-vous examiné M^{me} Miller, ce jour-là? — *R.* Non, monsieur.

Q. Avez-vous inspecté le cabinet? — *R.* Oui.

Q. Est-ce qu'il s'y trouvait quelque chose lorsque M^{me} Miller y entra? — *R.* Il n'y avait rien. J'ai pris la peine de l'examiner avec soin.

Q. Où vous teniez-vous pendant la séance? — *R.* J'étais assise sur une chaise, près de M. Miller.

Q. Savez-vous si M. Miller resta assis sur sa chaise pendant toute la séance? — *R.* Oui, il y resta assis.

Q. Savez-vous si Miller ouvrit une malle, pendant la séance ?
— R. Non ; il n'a pas touché à la malle.

Q. Regardez ces habits (l'interrogateur indique un paquet d'objets d'habillement placé sur la table) et dites à la Cour quels sont ceux que portait M^{me} Miller lorsqu'elle entra dans le cabinet ?
— R. Elle portait cette jupe et cette polonaise.

Q. Avez-vous vu Johnson lorsqu'il entra dans le cabinet où eut lieu l'affaire ? — R. Oui, je l'ai vu entrer, puis sortir.

Q. Est-ce qu'il y eut quelque tumulte ? — R. Oui, M^{me} Miller était dans un état d'excitation considérable.

Q. Qu'est-ce que Johnson avait en sa possession ? — R. Il tenait un vêtement blanc, roulé sous son habit, et avait à la main la jupe de M^{me} Miller.

Q. Où se rendit Johnson en sortant du cabinet ? — R. Il alla dans la chambre de devant.

Q. Que fit-il ensuite ? — R. Il prit les vêtements, les enveloppa dans un papier et sortit. Ils sortirent tous, excepté moi, M. et M^{me} Setler.

Q. La séance ainsi terminée, vîtes-vous M^{me} Miller dans le cabinet ? — R. Oui.

Q. Décrivez son aspect ? — R. Elle avait une robe blanche.

Q. Que devint cette robe ? — R. M^{me} Settler était dans le cabinet avec M^{me} Miller. Elle tenait les mains de M^{me} Miller dans l'une des siennes et de l'autre frictionnait M^{me} Miller. Lorsqu'elle alla chercher un verre d'eau à M^{me} Miller, la robe disparut.

Q. Vous avez vu cela ? — R. Oui. (Rires.)

Q. Que dit M^{me} Miller ? — R. Elle fut très surprise. »

M. J.-J. Mc Bride qui est chargé de la poursuite, examine ensuite le témoin contradictoirement.

« Q. Vous dites que vous allâtes chez M^{me} Miller pour jouer de la musique ? — R. Oui. Je jouai de la guitare, et papa du violon.

Q. Quand est-ce que vous les avez vus pour la première fois ?
— R. Il me semble qu'il y a quatre ans.

Q. Savez-vous à quelle époque ils furent chassés de Denver ? Savez-vous s'ils ont été chassés de Denver ? — R. Je l'ai entendu dire à M^{me} Miller.

Q. Savez-vous s'ils ont été arrêtés pour escroquerie ?

M. Seward. — Je proteste contre cette question. Nous n'avons pas à examiner présentement l'affaire de Denver.

« M. Mc Bride. — Je ne suis pas obligé de me borner à votre propre examen. »

Le juge Noonan appuya l'objection et M. Mc Bride poursuivit l'examen contradictoire de M^{lle} Gray.

« Q. Vous dites que vous avez assisté à soixante-quinze de ces séances? — R. Oui, environ.

Q. Et vous avez vu les esprits de votre frère, de votre grand-mère, de votre grand-père et de vos tantes? — R. Oui.

Q. Avez-vous jamais vu l'un de ces parents durant sa vie? — R. Non; mais je crois que j'ai vu leurs esprits.

Q. Vous faisiez-vous payer pour jouer de la guitare? — R. Non.

Q. Vous veniez simplement pour vous divertir? — R. Oui, monsieur.

Q. Votre père ne prenait pas d'argent pour aller là? — R. Non.

Q. Vous avez perdu cinquante ou soixante-quinze soirées avec ces gens et ils ne vous ont rien payé? — R. Nous y allions pour rien. Ils nous avaient dit que si nous voulions jouer aux séances nous pourrions venir quand nous voudrions.

Q. Ainsi vous donniez votre musique et votre temps, et c'est la seule satisfaction que vous en retiriez? — R. Oui.

Q. Comment savez-vous que les esprits que vous vîtes étaient ceux de vos tantes, puisque vous n'avez jamais vu vos tantes de leur vivant? — R. Parce que maman me l'a dit. Elle les a vus en même temps que moi. Elle m'a dit qu'ils ressemblaient exactement à mes tantes.

M. Mc Bride, avec un peu d'indignation. — Je ne tiens pas à faire perdre le temps de la Cour en questionnant plus longtemps ce témoin. Elle est victime de la tromperie.

M. Sward. — Je proteste contre la remarque que cette enfant est victime de la tromperie.

M. Mc Bride. — Je retire mon mot; elle est aussi habile que mon ami M. Seward, et même plus. (Rires.) »

Après ce petit dialogue amusant, M. Mc Bride fut pris du désir de poser encore quelques questions au témoin.

« Q. Est-ce que la malle où M. Miller était assis, était fermée à clef. — R. Je ne me rappelle pas.

Q. Combien de fois M. Miller quitta-t-il la malle durant la séance? — R. Il ne se leva qu'une seule fois, lorsqu'il tira le rideau.

Q. Que devint la polonaise de M^{me} Miller? Est-ce que les esprits l'ont enlevée? — R. Je ne sais pas.

M. Mc Bride. — C'est tout ce que j'ai à vous demander, mon enfant. »

Après M^{lle} Gray, vint M^{me} Mary E. Rowe, d'un certain âge, femme d'un ingénieur de la maison Samuel C. Davis et C^{ie}.

M. Jones. — Vous connaissez M^{me} Miller? — *R.* Oui.

Q. Depuis combien de temps la connaissez-vous? — *R.* Il y aura deux ans ce mois-ci.

Q. Quel est le caractère de vos relations avec M. et M^{me} Miller? — *R.* Ce sont des relations sociales ordinaires qui provenaient de mes recherches dans le domaine du spiritualisme.

Q. Vous croyez au spiritualisme. Depuis combien de temps possédez-vous cette croyance? — *R.* Depuis neuf ans à peu près.

Q. Vous avez une grande expérience de ces questions? — *R.* Oui, monsieur, une très grande.

Q. Les comprenez-vous? — *R.* Je ne connais pas toutes les phases du spiritualisme. J'en comprends quelques-unes; je ne crois pas que quelqu'un les comprenne toutes.

Q. A combien de séances Miller avez-vous assisté? — *R.* A quinze ou vingt environ.

Q. Voulez-vous dire à la Cour quelles étaient les personnes présentes en ces occasions? — *R.* J'ai rencontré plusieurs de nos commerçants connus et des notabilités importantes de la ville. Voulez-vous que je vous en cite?

Q. Oui. — *R.* J'ai rencontré le juge Portis, le major Mellon, Robert Henry et J.-J. Mc Bride.

Q. Combien de fois y avez-vous vu M. Mc Bride? — *R.* Je crois l'y avoir vu une fois.

M. Mc Bride. — Je suis heureux de reconnaître que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, madame.

M. Jones. — Y avez-vous vu des membres du clergé? — *R.* Non, je n'y ai jamais vu de clergyman. J'ai entendu dire plus d'une fois que des clergymen y étaient allés.

Q. Voulez-vous décrire à la cour quelques unes des séances? — *M. Mc Bride.* — *R.* Je m'oppose à ce qu'on s'occupe de toute autre séance que de celle du 4 mars. »

Le juge Noonan n'admet pas cette objection, et M. Jones continue son interrogatoire.

« *Q.* Racontez à son Honneur ce que vous avez vu à ces séances de M^{me} Miller. — *R.* J'ai vu différentes choses. M^{me} Miller possède les trois phases. Quelquefois elle présentait les trois phases dans une seule séance. Cela dépendait des conditions où elle se trouvait placée.

Les trois phases.

Q. Expliquez quelles sont ces trois phases. — R. Je le ferai de mon mieux. En premier lieu, M^{me} Miller possède la matérialisation indépendante. Cela a lieu quand les esprits se présentent sous leur forme propre, indépendante, se matérialisent et se dématérialisent tandis que nous nous tenons dans le cercle, au centre de la chambre. C'est ce que nous appelons matérialisation. — Ensuite il y a l'incarnation : l'esprit prend possession du médium, et le médium incarne le caractère de la personne qui a quitté cette terre. Puis vient la transfiguration. Dans cette phase tout l'habillement est transfiguré et le médium prend le rôle de l'esprit qui le contrôle ; telles sont les trois phases comme je les comprends.

Q. Qui avez-vous vu aux séances de M^{me} Miller? — R. A la première séance mon frère m'est apparu. Il est mort en 1852. Nous nous revîmes à cette séance. Je le reconnus à sa taille, à sa voix et à ses traits. Je le regardai bien en face et lui dis : « Si tu es mon frère, laisse-moi regarder tes favoris. » Je tirai ses favoris, et il me dit : « Ma sœur, ils sont solides. » Au bout d'une heure mes deux enfants m'apparurent, ainsi que la mère de mon mari. J'ai vu les trois phases, suivant les conditions de milieu où se trouvait placé le médium, et j'ai très bien reconnu les personnes dans ces trois phases.

L'EAU CHANGÉE EN VIN.

Q. Qu'avez-vous vu encore? — R. J'ai vu de l'eau changée en vin. J'ai vu les esprits prendre de l'eau à une carafe, la verser dans un simple verre, le passer autour du cercle ; ensuite huit ou dix personnes furent appelées pour assister à l'opération et tenir le verre ; alors j'ai vu, et tout le cercle avec moi, les esprits faire des passes au-dessus du verre et l'eau se changer en vin de Madère. Le verre passa autour du cercle et chacun y goûta. Tel est ce fait qui n'est point un miracle.

ERRATA. — Revue du 1^{er} août, page 457, 25^e ligne, lire : attributs ou ce qui constitue, page 460, 28^e ligne, supprimer (*colorations de feuilles*), page 461, 1^{re} ligne, lire : de là deux mouvements, page 462, 1^{re} ligne et 4^e ligne, lire *psychique* au lieu de *spirituelles*.

SOCIÉTÉ SPIRITE D'ALGER

Nous recevons la note suivante :

Les membres d'un groupe spirite d'Alger, désireux d'affirmer publiquement les principes de leur doctrine, prennent l'initiative d'une souscription ayant pour objet l'achat d'un drap mortuaire et de tentures *ad hoc* devant servir aux inhumations des adhérents.

Ils font appel à leurs F. et S. E. C. bien certains d'avance que tous seront heureux de s'associer par leur obole à la pensée d'une création qui aujourd'hui s'impose et dont le but de propagande, que nous avons tous le devoir de poursuivre, ne saurait échapper à ceux qui professent notre foi.

En attendant la constitution définitive de la Société centrale du Spiritisme à Alger, dont le travail d'organisation s'élabore en ce moment, le drap et accessoires seront confiés aux soins de notre F. M. Lovera Michel, rue Mahon, 14, les fonds provenant de la souscription seront également versés entre ses mains.

M. et M^{me} Jules Belay viennent d'organiser, 11, rue de la Verrierie (quartier de l'Hôtel-de-Ville), un nouveau groupe dont les séances se tiennent tous les jeudis à 8 heures et demie du soir; les personnes qui désireraient y assister n'ont qu'à faire une visite préalable à M. Belay qui les inscrira aussitôt.

NÉCROLOGIE.

Depuis quelque temps la mort fauche assez rapidement parmi nos frères et sœurs en spiritisme : M. Ribault nous annonce, le 17 août, la désincarnation du D^r RIBAULT, son père, un des plus fervents adeptes et des plus dévoués défenseurs de notre doctrine. Nous recevons aussi de l'île d'Oléron, Saint-Pierre, la lettre suivante :

Monsieur et frère en croyance,

C'est avec une profonde douleur que je viens vous annoncer la mort d'un spirite bien sincère, d'un homme de bien, qui a employé la plus grande partie de sa vie à soulager ses semblables, à les aider à supporter les misères qui incombent à notre pauvre humanité terrestre, soit en les moralisant, soit en relevant leur courage abattu, en leur faisant entrevoir un avenir moins sombre dans une autre existence, selon les préceptes de notre chère doctrine. Notre pauvre frère SAUVAGET, de Saint-Georges, est mort

ce matin à neuf heures (20 août) après avoir été, à la suite d'une attaque de paralysie, compliquée sans doute d'apoplexie, huit jours entiers sans connaissance et sans avoir pu reconnaître aucun de ceux qui cherchaient à lui témoigner de la sympathie; moi-même, malgré tous mes efforts pour rappeler sa sensibilité, moi, avec lequel il était très lié, j'ai eu le regret de ne pouvoir, ni lui faire ouvrir les yeux, ni manifester la moindre émotion. C'est une perte irréparable pour les pauvres et les déshérités de son entourage, de sa famille et pour moi surtout qui m'étais attaché à cette nature d'élite; il laisse un grand vide dans mon existence.

Adieu, mon cher monsieur Leymarie, je vous serre la main fraternellement.

DEDOUETS aîné.

La Société parisienne des études spirites nous annonce la mort d'un de ses membres, M. Isidor LAZARD, désincarné dans sa vingt-sixième année, avec la certitude d'aller retrouver au delà de la tombe une vie nouvelle, où l'attendent ceux qui sont partis avant lui. Les funérailles ont eu lieu le mardi 18 août.

ERRATA. — *Revue* du 15 août, n° 16, page 492, 39^e ligne, lire: *par* une simple appropriation; page 493, 6^e alinéa, 2^e ligne, lire: *ces* végétaux; page 494, 8^e ligne, lire: *l'être* qui évolue; même page, dernier alinéa, 2^e ligne, lire: la *plante* comme un conducteur; page 495, avant dernière ligne, lire: *un ordre de* chlorophylles, page 493, 20^e ligne, lire: il faudra qu'il soit *lié*.

Le bureau de l'œuvre des libérées de Saint-Lazare a quitté la rue Albouy, il est transféré, 28, place Dauphine (Pont-Neuf).

SOUSCRIPTION AU MONUMENT DE VICTOR HUGO

Report.	81 fr.
M. Jourdeau.	0,50.

SOUSCRIPTION AU MONUMENT DE CAHAGNET.

M. Paul Puvis.	1 fr.
M. Jourdeau.	0,50
M. Voisin.	10 fr.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. ROUGIER et C^{ie}, rue Cassette, 1.